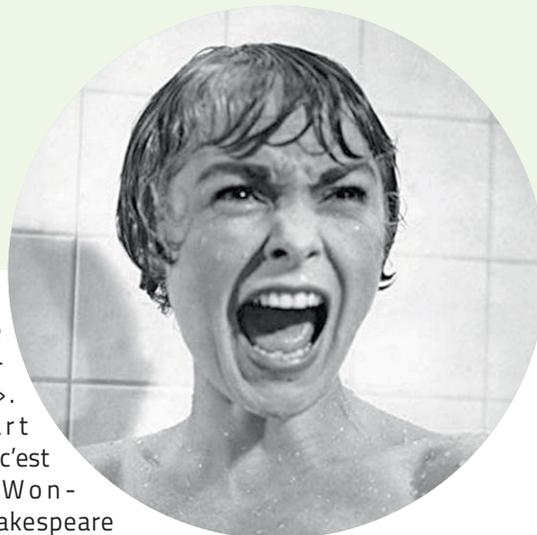


Cherche «script doctor» ou spécialiste en scénario

Le cinéma actuel pâtit de dénicheurs de belles idées qui, sous leur plume, peuvent devenir de véritables pépites de récits. Le cinéaste et auteur Yves Lavandier livre quelques clés pour faire d'une bonne histoire un solide scénar' !

Texte : Carol THILL



Ph. Prod

«Psychose» d'Hitchcock (1960) un montage ciselé tel un diamant au service du récit, un roman inspiré de faits réels



Yves
Lavandier

Qu'est-ce qu'être un bon «booster» de scénario ?

Ne pas confondre «J'adore» avec «C'est génial» ou «Je déteste» avec «C'est nul». Pour être «script doctor», il faut un peu d'humilité, être authentique. La consultation en scénario demande des aptitudes spécifiques. Passion et culture ne suffisent pas. Il faut avoir assez de flair pour sentir si l'auteur maîtrise ou non son artisanat.

Certains cinéastes devraient-ils être «script doctors», tel Claude Sautet que ses homologues consultaient pour les détails qui les bloquaient ?

Sautet fut une exception. Écrire un scénario, réaliser un film et évaluer la qualité narrative d'un récit sont trois compétences différentes. Certains cinéastes ont l'une ou l'autre. Peu les ont toutes.

Et, en face, que faut-il pour être un bon auteur ?

Être original en respectant les principes universels de la narration, ne pas verser dans l'esbroufe à tout prix et faire découvrir quelque chose. J'ai

adoré «Les Ripoux» où l'on en apprend sur certaines combines du milieu policier et dont l'un des scénaristes, Simon Michaël, est un ex-flic ! J'ai été bluffé par les séries «Sur écoute» - j'y ai appris mille choses sur l'organisation des trafics, le clientélisme des politiques, etc. - et «La Cité des hommes» sur la vie dans une favela, on en prend plein les yeux et le cœur. Un auteur peut aussi surprendre avec un sujet original ou méconnu. Dans «I comme Icare» (ndlr : inspiré de l'affaire Kennedy), Henri Verneuil et Didier Decoin montrent la terrifiante expérience de Milgram (ndlr : propension d'un exécutant à obéir aveuglément à l'autorité).

Un bon récit dépend aussi de la technique. Vous citez le remarquable «Duel» de Spielberg et sa mise en scène sobre. Les cinéastes devraient-ils suivre plus souvent cet exemple et utiliser moins d'effets spéciaux qui noient récit et jeu des acteurs ? Bien sûr. Je suis le premier à critiquer une partie de la production hollywoodienne, son apologie de la toute-puissance et ce que certains nomment très justement une «porno-

graphie de la destruction». Le 7^e art américain, c'est aussi «Wonder», «Shakespeare in Love», «Little Miss Sunshine», etc. Personne ne nous oblige à aller voir «Transformers 5»...

Vous évoquez aussi le «remake», cette relecture rarement réussie. L'exercice est-il toujours «casse-gueule» ?

Ça l'est pour celui d'un chef-d'œuvre. On peut comprendre que les épicuriens hollywoodiens aient envie de refaire «King Kong» parce que les techniques d'effets spéciaux se sont améliorées. Mais à quoi bon refaire «Citizen Kane» ?

Selon vous, il y aurait deux types de cinéastes : ceux cherchant à raconter une histoire et ceux voulant avant tout faire du cinéma...

Certains ont vraiment envie d'embarquer le public avec leur récit ! Tels Chaplin et Hitchcock, même si leur pratique différait. Chaplin posait sa caméra et enregistrerait sa pantomime, tel du théâtre filmé. L'essen-

«Pornographie de la destruction»

tiel reposait sur le scénario et les acteurs. Hitchcock soignait aussi son langage filmique, innovait. Il était un chercheur attaché à la grande spécificité du cinéma : le montage au service d'un récit. Robert Bresson ou Jean-Luc Godard sont, eux, des exemples de cinéastes cherchant avant tout à faire du cinématographe. ■



À lire

«Évaluer un scénario», Yves Lavandier, 176 pages, 16 € (Éd. Les Impressions Nouvelles, 2020).